

L'évasion des bulles

Arthur Poulain - 2021 - Science-fiction

Tous exténués de la longue semaine boueuse qu'ils venaient de franchir, les gars étaient debout dans mon bureau attendant la fin de mon compte-rendu. Ils retiraient leur veste réfléchissante orange et tapaient leurs bottes pleines de terre sur le carrelage. Je leur annonçai :

— Encore bravo à tous, nous sommes à temps sur la planification. Malgré le mauvais temps, le chantier progresse rapidement ! Nous n'avons pas eu de chance ces derniers jours, le ministre de l'agriculture a ordonné la pluie dans la région et nous n'avons pas pu échapper aux nuages ensemencés. Profitez de votre journée de repos demain, vous l'avez bien mérité !

Je refermais mon agenda de travail et le rangeais dans mon sac en bandoulière quand je remarquai qu'aucun de mes hommes n'avait pas bougé. Ki s'avança vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe Ki ? lui demandai-je.

— Boss...

— Je vous ai déjà dit de ne pas m'appeler Boss.

— Pardon. Vim, pas de recommandations pour ce soir ?

— Oh ! fis-je surpris. Oui c'est exact, humm... hésitai-je.

— Qu'allez-vous apprendre cette nuit, vous ? me demanda Bor.

— Humm, c'est-à-dire, je pensais dormir.

— Dormir ! Pendant toute la nuit ? s'écrièrent-ils tous en chœur.

— Dormir, ne rien étudier alors ! Vous allez perdre une nuit entière complètement inactif ! rajouta Ki.

— Oui, c'est ça, leur répondis-je hésitant.

— Mais pourquoi ? questionna Bor.

— Je souhaite essayer, c'est une simple expérience, de la curiosité.

— Vous avez de ces idées, Boss ! Mais quand on dort, a-t-on conscience du temps ou est-ce comme lors de l'apprentissage ?

— En réalité je ne vais pas dormir. On ne peut pas dormir naturellement, ce n'est plus possible. Je vais suivre un cours spécial. C'est une leçon sans contenu, une simulation de sommeil. Donc pour te répondre, je ne vais pas ressentir le temps passé, comme toutes les nuits, je vais me coucher le soir et me réveiller le matin comme s'il ne s'était rien passé entre.

— Oui mais on se réveille toujours plus intelligent qu'on ne s'est couché en temps normal, répliqua Bor.

— C'est vrai, conclus-je.

Je laissai mon équipe débattre entre eux sur le choix du cours nocturne à suivre et rentrai chez moi à pied. Sur le trajet entre le chantier et mon appartement, je pensai à la prochaine nuit. C'était une de mes réflexions récurrentes. Quelle riche idée que ce système d'apprentissage par onde pendant le sommeil ! Des neuroscientifiques avaient compris le fonctionnement et l'intérêt de l'endormissement. Ils avaient développé un système qui permettait au corps humain de conserver ses capacités d'apprentissage pendant le sommeil. Mieux encore, la connaissance était transmise par des ondes qui résonnaient dans la partie du cerveau dédiée à la mémoire à long terme. Ainsi toute la population avait accès ce système qui était diffusé toutes les nuits, on pouvait sélectionner un programme et en quelques mois parler de nombreuses langues, devenir un spécialiste de la physique quantique ou encore radiologue. L'école ne durait que six ans pour les bases et les leçons de vie en société, on apprenait tout le reste le long de notre vie. Lors du processus, on ne ressentait pas la moindre fatigue, ni de difficulté d'apprentissage, l'être humain devenait plus intelligent sans le moindre effort. Ce système était si parfait qu'il était devenu obligatoire pour le bien commun de l'humanité. Mais pour une fois, je souhaitai passer une nuit à simplement dormir comme le faisait ma grand-mère et ses aïeux.

J'arrivai à l'entrée de mon immeuble. Il était tard, vingt heures pour être précis. Je devrai cuisiner, manger et me laver rapidement avant la transmission des ondes autour de vingt et une heure qui nous

basculeraient tous dans l'état léthargique. Je grimpai alors rapidement les escaliers et ne m'arrêtai pas chez Cla comme j'avais pourtant l'habitude. Nous nous verrons bien demain.

Je m'allongeais dans mon lit deux courtes minutes avant la nuit. Au-dehors, à travers les volets, les derniers instants du soleil se reflétaient. Les ondes commençaient toujours au moment du coucher et je ne serai réveillé qu'au même instant que l'astre lumineux, de sorte que nous profitons tous de la totalité de la journée et dormions l'intégralité de la nuit. Une minute. J'avais attendu cette nuit de sommeil depuis si longtemps, l'expérience me terrifiait de sorte que je l'avais continuellement repoussé. J'avais peur du jugement des autres et mes collègues avaient réagi comme l'on pouvait s'y attendre. Je les comp...

J'ouvrais les yeux à la lueur du soleil. Je n'osais pas bouger de mon lit. Qu'est-ce qui avait changé ? J'étais en pleine forme. C'était le cas tous les jours. Je réfléchissais et ne visualisais rien de nouveau ou différent, je me réveillais sans aucun nouveau concept en mémoire. Je me sentais ni plus intelligent, ni plus stupide, seulement plus vieux encore que cette sensation n'était que psychique, elle ne se manifestait pas. La mine déçue dans le miroir, je me préparai pour ma journée de congé. Je devais retrouver Cla sur le toit dans une heure.

Je montais les escaliers de secours pour atteindre le toit de l'immeuble. Ma voisine m'y attendait déjà, assise sur le rebord, les pieds dans le vide et le regard droit vers l'horizon. Elle se retourna au grincement métallique des dernières marches. Son nez aquilin me désigna telle la personne à qui elle s'adressait. Je n'avais pas le choix.

— Deux minutes de retard, j'ai l'impression de t'attendre depuis hier Vim, m'apostropha-t-elle en souriant.

— Je suis sûr que tu ne les as pas vu passer ces deux minutes, Cla, lui répondis-je en m'asseyant à côté d'elle.

— Figure-toi que si, elles étaient là-bas, me désignant un nuage. Et je les ai vu traverser et sauter dans cette direction, m'annonça-t-elle en indiquant un autre nuage dont la forme ressemblait effectivement à la symétrie axiale du premier.

Nous restâmes un moment à observer le superficiel alentour avant de discuter plus profondément.

— J'ai dormi cette nuit, lui annonçais-je.

— Ah, depuis le temps que tu en parlais ! Et alors comment était-ce ?

— Mitigé. Je n'ai rien appris.

— C'est normal, tu dormais ! répondit-elle sarcastiquement.

— Humm, tu m'as compris. J'aimerais dormir comme le faisaient nos grands-parents. Pas cette pseudo-simulation de sommeil, ceux sont toujours des ondes, rien de naturel en définitif. Et puis il y a ce bidule que ma Mamie m'avait raconté.

— Quoi ?

— On rêvait pendant notre sommeil.

— On quoi ?

— Rêver, on faisait des rêves.

— Mais qu'est-ce que c'est que les rêves ?

— Tu ne sais pas ?

— C'est la première fois que j'entends ce mot !

J'étais abasourdi.

— Jamais, jamais ? insistais-je.

— Non jamais, je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire une rêve.

— Un rêve. On dit un rêve.

— Je trouve ça plus joli une rêve. Et puis comme c'est un mot que tu viens d'inventer, je peux bien choisir son genre, s'amusa-t-elle.

— Mais non je te jure, ça existe. Par exemple, tu peux utiliser le verbe rêver pour parler de quelque chose que tu désires très fort. Qu'est-ce que tu souhaiterais le plus ?

— Là maintenant ?

— Non en général. Quelque chose que tu ne peux pas faire.

Cla posa sa main droite sur la joue et resta immobile quelques secondes. Il me semble qu'elle réfléchissait. Puis sans crier garde, elle annonça :

— Ma rêve, c'est de voir les étoiles dans le ciel.

— Ah bon ? Mais tu peux trouver plein d'images des constellations dans des livres.

— Mais ça n'a rien à voir, je veux le ressentir, c'est comme toi avec le sommeil, je ne veux pas d'une photographie ou d'un dessin, je veux frissonner devant l'immensité. Je voudrais les voir scintiller la nuit. C'est triste car lorsque je lève la tête comme maintenant, dit-elle en joignant le geste à la parole. Je l'imitai. Elles sont là face à moi ces étoiles mais je ne peux pas les observer à cause du soleil. Et lorsque le soleil laisse enfin sa place au noir, je suis dirigée vers l'inconscience. Personne ne peut profiter de la nuit et de ses étoiles. J'aimerais tant.

Je plongeai mon regard dans ses yeux noirs vifs. Elle m'avait transmis son rêve quelques instants. Je pris deux cailloux parmi la masse qui trainait sur le toit et lui en tendit un. Elle le prit délicatement comme si c'était un frêle insecte qu'elle aurait peur de comprimer entre ses doigts.

— Tu vois le lampadaire en contre-bas dans la rue ?

— Oui.

— Nous allons chacun lancer notre caillou sur le lampadaire. Si ton caillou le touche, tu réaliseras ton rêve. Sinon eh bien non.

— D'accord.

Nous nous concentrâmes devant l'enjeu afin de ne pas manquer notre tir. Au moment où je m'apprêtais à lancer mon projectile, Cla m'agrippa le bras.

— Attends, tu ne m'as pas dit ta rêve ?

— Mon rêve c'est de dormir. Et surtout de rêver pendant mon sommeil !

— Ok tu peux lancer maintenant.

Nous lançâmes nos cailloux au même moment. Le mien échoua lamentablement à deux mètres de la cible tandis que celui de Cla rebondit sur le son métallique du lampadaire. Elle leva les deux bras en l'air et laissa éclater sa joie en un cri plus aigu que le rebond de son caillou. Puis elle se retourna vers moi et face à mon visage déconfit, Cla me fit un câlin encerclant mon cou de ses bras.

— Ce n'est pas grave. Et puis le lampadaire a bougé, quel tricheur celui-là aussi, tu l'aurais touché sinon ! me reconforta-t-elle en délaçant l'étreinte.

— Aïe ! ne pus-je réprimer.

— Pardon qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu m'as griffé dans la nuque avec tes ongles je crois.

— Laisse-moi voir, dit-elle en se penchant sur moi avant que je n'aie eu le temps de lui répondre. Oh, chochette, c'est une microcoupure !

— Ça va, ça va, refrognais-je.

Je me levai et tapai mon postérieur pour évacuer la poussière.

— Je vais y aller, on se voit demain soir ?

— Ok ! Et merci ! cria-t-elle alors que je m'apprêtais à redescendre les escaliers.

— Merci pourquoi ?

— J'ai appris quelque chose aujourd'hui grâce à toi et pas pendant que je dormais, ça faisait longtemps. Et je suis sûr que je m'en rappellerai à long terme.

— Quoi donc ?

— Le mot « rêve » ! Même si je ne comprends pas tout à fait la différence avec un souhait.

— Ah ! Ça peut être un synonyme lorsqu'on est conscient mais lorsque tu dors, on parle de rêve car c'est quelque chose d'incontrôlable.

— Oh ! Je vois mais c'est effrayant ! Ceux sont alors des pensées que notre cerveau ne maîtrise pas.
Libres en fait, frissonna-t-elle de déplaisir.

— Justement ! Pas effrayant mais excitant ! finis-je en la quittant.

Ce soir-là, peu avant de suivre mon vingt-et-unième cours de rhétorique en situation de conflit, je repensai à ce mot maudit. L'ignorance de Cla sur les rêves m'avait surpris mais plus j'y repensais, plus je me souvenais que je n'avais pas entendu ce mot autre part que surgissant des lèvres de ma grand-mère. Je décidai donc de réaliser une expérience le lendemain sur mes collègues afin de vérifier la notoriété des rêves.

La semaine de travail commençait toujours par une réunion où je présentais le programme des tâches à venir à tous mes hommes. Ce matin, je finissais mon discours bien huilé par une improvisation inhabituelle.

— Et je rêverai donc que le caisson soit finalisé pour demain, dis-je en guettant leur réaction.

La plupart fronçait leurs épais sourcils. J'insistai alors cherchant à confirmer mon hypothèse en interrogeant Ki.

— Bien compris Ki ?

— Euh oui ce sera fait pour demain si c'est ce que vous avez voulu dire, bafouilla-t-il.

— Vous n'avez pas compris tout ce que j'ai dit ?

— Euh non pas tout à fait, surtout le début de votre phrase. J'ai beau parler quatre langues, je n'ai jamais entendu le mot « rêverai ».

— Quelqu'un connaît-il ce mot ? demandai-je à toute l'assemblée.

Personne ne sut me répondre. Ki se creusait la tête tandis que Bor baissait la tête, le regard noyé dans le carrelage. Tous les autres semblaient figer. Je les congédiai donc car le travail ne devait pas prendre plus de retard et mon expérience avait rendu son verdict.

Je ne pus m'empêcher pendant cette journée mais aussi cette soirée de me répéter ce mot magique que je semblai être le seul à connaître. L'avais-je inventé ? Imaginé ? Rêvé ? Non impossible vu que je ne peux pas réellement dormir.

Le lendemain matin, en arrivant dans mon bureau, je remarquai une enveloppe posée négligemment dans le coin. Curieux, je la pris et l'observai. Vierge de la moindre écriture, elle n'était pas timbrée, quelqu'un l'avait donc glissé là en main propre. Je l'ouvris et y découvrais un mot manuscrit. Rendez-vous ce soir à l'angle de la rue du paradis et de l'allée du crime. Un rêveur vous y attend. Telles étaient les deux phrases qui avaient occupé mon esprit tout le long de cette journée. Ce n'est que sur le trajet vers la fameuse rue du paradis que je réfléchissais à l'identité du rêveur. Seuls mes hommes avaient accès à mon bureau, pourtant aucun n'avait réagi à la mention des rêves la veille. Alors encore en pleine interrogation, j'atteignis ma destination.

Au croisement de la majestueuse rue et de la sombre allée se dressait une vieille bâtisse. La maison faisait pâle figure face aux immeubles alentour tant en termes d'hauteur que d'état. Je m'avançai anxieux sur le perron et m'apprêtai à frapper quand je vis une silhouette se refléter brièvement sur la porte vitrée. Je me retournai mais la rue était vide. En face, le bar était déjà fermé. Il était tard, tout le monde était déjà rentré chez soi pour le coucher. Je devrai d'ailleurs me dépêcher.

Trois coups résonnèrent et c'est toute la maison qui semblait trembler. Moins d'une seconde plus tard, la porte s'ouvrit d'elle-même et un homme me tira à l'intérieur par le bras avant de la claquer. Le couloir sombre semblait miteux et ne me permit pas de distinguer l'individu qui m'entraînait vers une pièce éclairée de mille lumières. Il semblait y avoir effectivement des centaines de lampes de toutes tailles et formes, par terre, sur les murs, tables et étagères. Il me jeta sur un fauteuil et s'assit sur le canapé en face de moi. Je dévisageai enfin l'être ou plutôt l'ancêtre. Cheveux blancs, visage décharné, il semblait fatigué par l'effort qu'il venait d'exercer pour me conduire jusqu'ici.

— Qui êtes-vous ? m'interrogea-t-il.

— Je m'appelle Vim.

— Que voulez-vous ?

— On m’a laissé un mot disant qu’un rêveur habitait ici.

— Un rêveur ! dit-il surpris. Vous connaissez donc ce terme !

— Oui et jusqu’à aujourd’hui je pensais que c’était un mot commun.

— Où avez-vous entendu parler des rêves Vim ?

— Ma grand-mère...

— Evidemment.

L’homme se leva du canapé et écarta ses bras.

— Laissez-moi donc me présenter. Je suis bien votre rêveur. Je me prénomme Barthélemy !

— Oh, vous portez un prénom multi syllabe, je pensais que ça n’existait plus.

— Je dois être un des derniers en vie en effet, annonça-t-il fièrement. Mais avant de vous parler de moi, je dois encore vous poser une dernière question. A qui avez-vous parlé de rêves ?

— A mes collègues. Je travaille sur un chantier, j’en ai parlé brièvement à mon équipe.

— Seulement à eux ? insista-t-il.

— Euh oui ! affirmai-je oubliant de mentionner ma discussion avec Cla.

— Très bien ! Sachez que vous avez mis ces personnes en danger. Elles ne doivent pas diffuser cette idée, il en va de leur vie. C’est un mot mortel ! Cela s’applique à vous tout autant.

— Mais pourquoi ? Je ne comprends pas.

— Que vous a raconté votre grand-mère à propos des rêves Vim ?

— Elle me racontait qu’elle était libre de dormir à n’importe quelle heure de la nuit. Elle se couchait et au bout d’un certain moment, son corps s’éteignait. Mais naturellement je veux dire, pas comme aujourd’hui. Et puis le lendemain, elle se réveillait reposée mais sans n’avoir rien appris.

— Oui c’est ce qu’on appelait le sommeil en effet avant qu’il ne soit substitué par l’apprentissage.

— D'accord. Un jour, elle m'avait raconté que parfois pendant le sommeil, elle faisait des rêves et était capable de s'en souvenir à son réveil.

— Et comment décrivait-elle ceci ?

— Je ne me rappelle plus exactement mais il me semble que son cerveau imaginait des choses sans qu'elle n'ait le moindre contrôle. Quelque chose d'infini et libre. Elle pouvait vivre dans sa tête des événements impossibles et incohérents.

— C'est intéressant. C'est exactement ça, je vous confirme cette sensation Vim.

— Vous avez donc déjà rêvé ?

— Bien sûr ! De nombreuses fois ! Et je rêve encore !

Je ne pus masquer ma surprise.

— Quoi ? Vous n'apprenez donc plus ? Mais... Mais comment pouvez-vous rêver ? le questionnais-je avec envie.

Barthélemy me décocha un sourire souligné par ses vieux yeux amusés et commença à faire les cent pas autour du salon de luminaire, je devais me contorsionner dans mon fauteuil afin de suivre du regard ses cercles incessants.

— Jeune homme, à mon âge, je n'ai plus besoin d'apprendre ! Laisse-moi plutôt t'enseigner le destin qui nous a conduit jusqu'ici.

— Je vous écoute.

— Depuis des millénaires, l'humanité a progressé dans tous les domaines : survie, organisation en société, langage et compréhension de notre monde par les sciences. Au départ, tel un petit animal timide, l'Homme se contentait d'observer et d'apprendre. Ensuite, il a appliqué consciencieusement les leçons que la nature lui délivrait. Mais récemment, à l'échelle de toute notre existence je veux dire bien sûr, nous avons bifurqué vers une autre stratégie. Les nombreux progrès scientifiques nous avaient donné la pleine connaissance de notre environnement. Et si nous comprenions son fonctionnement alors nous pouvions

le contrôler. Et c'est ainsi qu'après avoir tourné des milliards d'années autour du Soleil, la Terre s'est mise à tourner autour de l'Homme.

— Vous voulez dire qu'avant nous n'avions aucun contrôle sur la nature ?

— Oh non loin de là ! Tiens par exemple, nous n'avions aucune prise sur la météo. Nous pouvions au mieux la prédire quelques jours en amont mais sans grande précision. Nous subissions sécheresses, tempêtes et inondations avec comme seul recours notre volonté de reconstruire après la destruction. Maintenant, ces catastrophes sont si affaiblies qu'elles ne représentent qu'une menace équivalente à un battement d'ailes de papillon.

Barthélémy marqua un silence, arrêtant également sa longue marche, le temps de reprendre son esprit.

— Oui voilà, reprit-il vocalement et physiquement. Tout ce qui semblait maîtrisable était sous contrôle. Mais il demeurerait encore une chose naturelle terriblement ennuyeuse que nous ne maîtrisions pas : le sommeil. A quoi servait il ? Pouvions-nous nous en passer ? Toute la recherche se lança sur ce sujet et des résultats concluants n'ont pas tardé à émerger. Le père fondateur des ondes est le Docteur Wade. Il a modélisé l'acte de dormir à un dialogue d'ondes. Nous pouvions donc remplacer le sommeil par ces ondes. L'idée originale consistait à être actif jour et nuit tout en recevant régulièrement des ondes régénératrices. Néanmoins, si ce concept fonctionnait à merveille du point de vue neurologique, le reste des organes de notre corps ne pouvait suivre ce rythme sans repos. Nous devions garder une part d'inactivité dans nos cycles. La découverte du Docteur Wade semblait donc inutile mais ce dernier n'en démordit pas et lança l'idée du siècle. Je ne dis pas ça par hasard, cette innovation s'intitulait officiellement l'Idée du Siècle. Aux ondes de l'endormissement pouvait être ajoutée l'onde Wade qui elle contenait n'importe quel message transmissible dans la partie du cerveau désirée. Ainsi est né l'apprentissage. L'apprentissage par sommeil est ainsi devenu la composante la plus essentielle de notre cycle de vie.

— Mais pourquoi ne pas avoir laissé le choix à tout le monde de dormir ou apprendre ?

— Car le choix entrave le contrôle. Imagine que la société laisse chaque individu choisir entre apprendre et dormir. Or n'oublie pas que dormir permet de rêver ! Et le rêve est par définition incontrôlable, une hérésie à éradiquer dans notre société au fonctionnement parfaitement prédictif.

Barthélemy avait fini sa phrase en s'arrêtant précisément face à un cadre accroché sur le mur que je n'avais pas remarqué auparavant. Il me montra la photographie.

— Vois-tu ? Cet homme américain a été assassiné car il avait rêvé.

— Vraiment ?

— Bien sûr ! affirma-t-il en reposant le cadre. Je te le dis, le rêve est dangereux par nature car il dépasse nos certitudes. L'humanité en a peur. Tu comprends donc quel soulagement apportait l'onde Wade. De l'instruction à la place de l'imagination. Et on impose l'apprentissage au nom du bien commun, de la progression intellectuelle générale. L'argument est parfait, pourquoi se priver de la possibilité de fournir à tout le monde l'accès à un haut niveau de connaissances sans effort et malgré les différentes prédispositions naturelles de chacun. Voici l'enchaînement qui nous a conduit au stade actuel.

— Mais pensez-vous que nous puissions à nouveau dormir et même rêver sans ces ondes ?

— Evidemment ! Je te l'ai dit, je rêve...

Le vieil homme est interrompu par le bruit d'un coucou donnant l'heure.

— Quoi ! s'écria-t-il. Oh ! Mais il est si tard que ça ! Vite Vim, le soleil va bientôt se coucher, les ondes vont vous paralyser, vous ne pouvez pas rester !

Barthélemy me tira hors du fauteuil avec une force que je n'aurais pu imaginer. Je tentai de protester.

— Attendez, dites-moi au moins comment faites-vous pour rêver ?

Mais le vieillard restait sourd et m'entraînait déjà vers le couloir, il ouvrit la porte et m'éjecta dehors.

— Rentrez-vite chez vous et revenez demain, je vous expliquerai ! chuchota-t-il avant de faire trembler la maison en claquant la porte.

Je demeurai abasourdi un bref instant. J'avais plus appris avec Barthélemy que durant toutes mes nuits. Néanmoins, il avait raison, je n'avais pas vu le temps s'écouler, il faisait très sombre, je devais me hâter de rentrer. Je courus jusqu'à mon appartement. Au moment où je pénétrai dans l'immeuble, seule une lueur solaire subsistait. Je montai trois à trois les escaliers et atteignis enfin mon étage. Je sortis précipitamment les clés de la poche arrière de mon pantalon. Je ne savais pas si c'est la fatigue ou les ondes Wade qui avaient commencé à émettre mais les clés m'échappèrent des doigts et tombèrent par terre. Je me mis instantanément à leur recherche à genoux dans la pénombre du couloir, je n'avais plus le temps de courir jusqu'à l'interrupteur lumineux situé au bout du couloir. Vite ! Je tâtonnai. Allez ! Enfin mon doigt produisit un cliquetis, je les ramassai et insérai la bonne clé dans la serrure. J'y étais ! Sain et sauf ! Cependant la paralysie m'assaillit avant même que je n'eusse refermé la porte. Au prix d'un immense effort, je pivotai sur moi-même, posai un pied en avant en direction de ma chambre mais j'avais trop tardé. Mon corps tout entier s'effondra et mes paupières se refermèrent avec comme ultime vision un coin de table bien trop proche.

J'ouvrai doucement les yeux, il faisait jour. Aïe, j'avais mal. Je n'étais pas allongé dans mon lit. Où étais-je ? Je sentis la froideur du carrelage contre la main qui essayait de me relever. Les souvenirs me revinrent. Je m'étais effondré dans l'entrée de mon appartement. J'avais si mal à la tête. C'est à ce moment-là que je la vis. Une vaste flaque de sang dans laquelle j'avais certainement passé la nuit. Je me touchai le front. Aïe ! J'avais dû me cogner dans ma chute. Le coin de table rougeâtre ne tardait pas à confirmer cette hypothèse. Je parvins à me relever à quatre pattes, apparemment seule ma tête avait souffert de cette rencontre inopinée. Qu'avais-je appris par ailleurs cette nuit ? Ah oui c'était un cours sur l'extension de la gravité terrestre aux corps gravitationnels célestes. J'aurais dû réviser les bases apparemment.

— Vim ! s'écria quelqu'un derrière moi.

Je me retournai alors que Cla courrait vers moi. Je titubai un peu avant qu'elle ne me rattrapât et me fît assoir sur une chaise.

— J'ai vu ta porte ouverte depuis le palier et je te vois à moitié par terre dans l'entrée. Oh mon dieu mais tu as pris un sacré coup à la tête ! Ce sang, c'est le tien ?

— Euh oui, lui répondis-je la bouche pâteuse. Je crois.

— Qu’as-tu fait ?

— Je suis rentré tard juste avant l’heure de l’apprentissage. Je n’ai pas eu le temps d’atteindre mon lit apparemment.

Ayant retrouvé une diction acceptable, je lui racontai ensuite toute mon aventure chez ce drôle de personnage de Barthélemy. J’avais pleine confiance en Cla pour lui parler du rêveur.

— Et tu as failli te tuer simplement pour discuter avec un charlatan au nom imprononçable ?

— Grr, grognai-je. C’est ça, moque-toi !

— J’espère qu’il t’a appris à rêver au moins.

— Grr, grognai-je.

— Allez, reste assis, je vais chercher du coton et du désinfectant, on va nettoyer cette vilaine plaie. Honnêtement, tu aurais pu faire un effort, une cicatrice en plein milieu du front, ça ne raconte rien, on ne va pas en tirer une histoire. Tandis que si tu avais tapé plus bas au niveau d’un œil, tu aurais pu finir borgne, tu te serais fait appeler Vim le pirate. Une bien belle légende que tu aurais eue !

— Très drôle ! pestai-je.

Cla revint avec l’attirail complet d’infirmier. Elle se pencha sur mon front heurté et commença à y appliquer un tampon. Je me retins d’exprimer ma douleur à chaque appui de sa part. Elle regardait avec insistance le dessus de mon crâne.

— Tiens, je n’avais jamais remarqué que tu étais autant beau, il me semble que tu en avais moins auparavant. Je compte un, deux, trois et quatre gros points.

— As-tu fini ?

— Oui, j’ai fini d’égrener ta beauté mon Vim.

Je me dégageai de son emprise.

— Je te remercie Cla. Maintenant je dois y aller, je dois retourner chez ce vieux Barthélemy. Il m'a promis de m'expliquer comment rêver.

— Tu devrais te reposer.

— Non il m'a dit de venir aujourd'hui, je dois absolument y aller.

— D'accord alors laisse-moi t'accompagner. Je ne voudrais pas que tu joues à nouveau à coup de boule avec des coins de table !

J'acceptai à contrecœur. Me voilà de retour rue du paradis face à la porte de la maison délabrée en compagnie de Cla. Nous avions beau toquer, pas la moindre réponse humaine en retour. Cla me proposa intelligemment de nous installer à la terrasse du bar situé en face. Alors que nous guettions le moindre tremblement de la maison de Barthélemy, le serveur du bar nous surprit.

— Bonjour à vous, que désirez-vous ?

— Hmm, un café ! répondit Cla la première.

— Et vous ? insista le serveur en me désignant.

— Tout pareil, répondis-je tout en gardant les yeux rivés vers notre cible.

— Parfait, je vous apporte ceci immédiatement, annonça le serveur déjà retourné en cuisine.

Il revint très vite avec nos deux cafés.

— Merci, dit Cla. Puis-je vous poser une question ?

— Certainement. Ceux sont des grains issus du commerce...

— Non, non, ce n'est pas à propos du café.

— Ah, fit le serveur déçu.

— Connaissez-vous le propriétaire de cette maison en face ? Vient-il ici parfois ?

— Non je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu mettre les pieds ici.

Il se pencha vers nous et ajouta.

— Et de vous à moi, ce n'est pas une personne fréquentable. C'est un dissident. Voyez-vous ce matin, la milice a pénétré dans sa maison et a arrêté un vieil homme. Hop à la geôle le rebelle ! Un des miliciens est venu ici ensuite pour recueillir des informations. Ils arrêtent toutes les personnes en lien avec le vieillard ou s'intéressant de près à lui.

— D'accord merci, merci, s'exclama Cla pour stopper le serveur.

— Attendez mais vous vous intéressez à lui.

— Non, non, bien sûr que non, tentai-je de dire.

Un milicier en patrouille apparut sur le trottoir à quelques dizaines de mètres, sifflotant innocemment.

— Si, si, insista ce fichu serveur qui apostropha l'agent d'Etat. Hep monsieur, j'ai là deux curieux qui...

— Tant pis, tu l'as mérité idiot, s'écria Cla.

Courageusement, elle jeta le contenu de sa tasse au visage du serveur indiscret puis bouscula la table pour se relever en un éclair. Puisque j'étais toujours immobile assis au fond de ma chaise, elle me prit violemment la main. Nos phalanges s'entrechoquèrent formant un bataillon solide et soudé. Dans une vaillante poussée, elle me dégagea de ma position et me tira dans la rue. Avant même que mon cerveau ne réagisse, mon corps défait était déjà résigné à se replier dans son mouvement. Cla m'amena jusqu'à l'allée du crime alors que j'apercevais derrière nous le serveur s'expliquant avec le milicier tout en nous désignant du doigt.

J'acceptai avec joie de la suivre, Cla était formidable, elle connaissait si parfaitement ces ruelles que nous avions la certitude d'avoir semé nos poursuivants. Arrivés face à notre immeuble, elle ne manqua pas de me sermonner pour mon manque de réaction.

— Excuse-moi Cla, je n'ai pas l'habitude de faire face à de telles situations !

— Eh bien, il va falloir faire mieux, tu as entendu le cafetier ?

— Oui.

— Tu as côtoyé un dissident Vim. Ce n'est plus une plaisanterie là.

— Je suis désolé de t'avoir entraîné...

— Oh mais moi je n'ai pas peur. Je suis plutôt inquiète pour toi, tu n'as pas l'air de te rendre compte de ce qui se passe ! Tu ferais mieux de revenir à la raison et passer à autre chose.

— Tu as raison. Je vais oublier toutes ces idées stupides de rêve, de sommeil et de liberté.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Si. A plus Cla.

Nous nous quittâmes sur ces mots plein de maux. Les jours suivants, nous ne nous retrouvâmes pas sur le toit de l'immeuble. Le temps était trop orageux entre nous deux. Je restai concentré sur le chantier qui progressait à grands coups de pioche. À mon inquiétude vis-à-vis de Barthélemy s'ajouta un événement étrange dans l'équipe. Bor avait mystérieusement disparu du jour au lendemain. Ki était allé le chercher à son domicile mais Bor s'était véritablement évanoui dans la nature sans laisser de trace.

J'en vins à penser que c'était certainement Bor qui m'avait laissé l'enveloppe sur mon bureau. Ils l'avaient arrêté. D'abord Barthélemy, ensuite Bor, j'étais sûrement le prochain sur la liste. Cette inquiétude ne m'empêcha malheureusement pas de dormir. Les ondes Wade m'absorbaient chaque nuit inlassablement et le matin j'attendais avec un soupçon de hâte les coups de la milice contre ma porte. Mais mon appartement demeurait tristement silencieux.

Je revis Cla deux semaines après notre dernière aventure. Sur notre toit, nous nous jetâmes pacifiquement dans les bras l'un de l'autre. Elle s'inquiétait de ma santé.

— Je te trouve bien mollasse Vim.

— J'attends, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Qu'on vienne m'arrêter.

— Mais la milice t'aurait déjà arrêté si elle l'avait voulu. Ne t'inquiètes plus, c'est terminé.

— Je ne pense pas. Un de mes collègues s’est fait arrêter également. Comme Barthélemy. Ils vont venir me chercher.

— Et alors tu vas rester passif ? dit-elle tout en me cognant l’épaule.

— Aïe non.

— Alors ?

— Si je dois finir en prison, j’aimerais au moins avoir eu l’occasion de rêver d’abord. Juste une fois.

— Et ?

—D’après ce que m’a raconté Barthélemy, il me faudrait désactiver au moins temporairement les ondes Wade. J’imagine que pour affecter tout le monde, il doit y avoir des émetteurs partout.

— Suffit de le trouver alors, cet émetteur et de le débrancher !

—Suffit oui. Comme si c’était simple.

Nous restâmes silencieux un lourd instant. Fatiguée d’être passive, Cla se releva et alla chercher deux cailloux. Elle m’en tendit un et me proposa :

— Nous allons refaire le lancer de cailloux pour savoir si tu vas réaliser ta rêve. Concentre-toi bien sur le lampadaire cette fois !

— Le lampadaire...

— Oui tu vises le lampadaire.

— Le lampadaire...

— Oui Vim, le lam-pa-dai-re ! Tout va bien ?

— Le lampadaire, toutes ces lampes chez Barthélemy ! Tu es géniale Cla !

— Euh oui, je sais bien.

—Je dois filer Cla, il est tard, c’est peut-être mon ultime chance ce soir !

J'abandonnai ma tendre voisine et me ruai dans la rue. Je courrai jusqu'au chantier. Cette fois-ci, pas question de faire la rencontre d'une nouvelle table, je fis attention à l'horaire. Je pris la clé de la pelle mécanique et me voici de retour dans la rue de mon immeuble aux commandes de l'engin. A quoi pouvait donc bien servir ce lampadaire désuet ? Certainement plus à éclairer les rues toujours vides la nuit. Face à cet anachronique mobilier urbain, j'ajustai le bras de la pelle mécanique. Je ne le raterai pas ce coup-ci. La baffe métallique arracha le lampadaire du sol. Je m'acharnai pour achever de briser les câbles électriques qui sortaient du béton entrouvert. Je n'ai jamais compris si la lumière était une onde ou non mais j'espérai vivement que ce lampadaire était placé là pour émettre d'autres types d'ondes que celles lumineuses. Quoi qu'il en soit, cette nuit restera sombre et stupide à présent.

Je me hâtai jusqu'à mon lit. Plus rapidement je dormirai, plus vite je pourrai rêver. Cependant, l'adrénaline peinait à redescendre et il était bien difficile de se mettre en veille. Après le décompte de toute la bergerie, je fermai enfin les yeux pour voyager quand soudainement je reçus un coup sur la tête, agrémenté de voix sourdes tout autour de moi. Je m'éteins définitivement sans pouvoir ouvrir l'œil.

J'avais l'impression d'être assis. Un temps indéfini s'était déroulé depuis que je m'étais couché. Mes paupières s'ouvrirent sur deux nez qui me pointaient. Quatre battements de cils plus tard, je reconnus Barthélemy qui semblait rajeuni, penché sur moi. Derrière lui, un étrange Bor m'observait. Je voulus me lever mais tous mes membres étaient entravés, attachés à ce qui me tenait lieu de chaise, mon cœur s'emballa. Ils me souriaient sans répit.

— Calmez-vous, respirez Vim, finit par dire Barthélemy.

— Mais pourquoi suis-je attaché ?

— Nous voulons simplement avoir un moment paisible pour discuter avec vous Vim, intervint Bor.

— Mais vous n'êtes pas en prison ? Et où suis-je ? demandai-je cherchant de la lumière dans cette pièce sombre.

— Ces questions sont bien futiles Vim. Soyez rassurés, vous retournerez chez vous à la fin de notre échange, m'annonça Barthélemy en souriant encore et toujours.

— De quoi souhaitez-vous parler ?

— Eh bien, la dernière fois, vous étiez bien plus intéressé Vim. Et bavard. Alors qu'est-ce que ce pauvre lampadaire vous a-t-il donc fait pour ainsi le massacrer ?

— Oh mais c'était un stupide accident, j'étais pressé, l'heure du coucher approchait. J'ai été maladroit. Je vous promets de le replanter dès que ce sera la saison.

— Ah je suis rassuré Vim si vous me dites que ce n'était qu'un accident. Ne vous en faites pas, nous le remettrons en place. Et nous ferons bien attention que plus jamais personne ne l'endommage à nouveau.

— Oui, vous avez raison, il y a tant de gens maladroits.

— Bien sûr. Alors vos recherches sur les ondes Wade, où en sont-elles ?

— J'ai laissé tomber lorsque j'ai appris que vous étiez dissident.

— Haha moi dissident ! Vous y avez donc cru ! Vous êtes drôle Vim, ria Barthélemy puis il prit un visage sérieux en se retournant brusquement vers son complice derrière lui. Bor, quelle heure est-il ?

— Minuit deux !

— Minuit deux. Et que faites-vous donc là Vim ? Vous devriez être en train d'apprendre !

— Oui en effet. C'est étrange. Les ondes n'auraient-elles pas...

— Pince ! cria Bor.

— Du calme Bor, réclama Barthélemy. Personne n'est naïf, Vim aime plaisanter. Vim, vous faites perdre patience à Bor mais j'apprécie vous écouter.

— Et moi je préférerais vous écouter lorsque vous me racontiez l'histoire des ondes Wade. Tout était faux alors ?

— Tout ce que je vous ai raconté est vrai. Je n'avais aucune raison de vous mentir et c'est toujours le cas. Je vais vous poser une unique question Vim. Pourquoi vouloir désactiver les ondes Wade ?

— Je n'ai jamais...

— Répondez-moi sérieusement, je vous en prie Vim. Je suis curieux.

— Je... Je souhaitais simplement rêver.

— Ah vous avez donc fait ça simplement dans l'idée de vivre l'expérience du rêve ! C'est amusant. Et pour votre plaisir, cela ne vous dérange aucunement de priver les autres d'une nuit d'apprentissage.

— Mais peut-être que les autres veulent aussi pouvoir dormir et rêver.

— Peut-être qu'ils veulent rester stupides également.

— Non mais vous pourriez leur laisser au moins le choix.

— Pince ! cria Bor.

— Calmez-vous Bor ! Ce n'est pas le moment. De quoi parliez-vous ? Ah oui, le choix, la liberté. La grande et unique liberté ! La liberté, ce n'est qu'un bel emballage pour l'égoïsme. Penser ses choix sans considérer l'intérêt collectif, c'est si grandiose, si romantique, n'est-ce pas ?

— C'est faux.

— Ecoutez-moi Vim. L'apprentissage par le sommeil était facultatif au départ. Une infime portion de la population le suivait. Mais pourquoi ? Tout simplement car l'intelligence d'un homme ne profite qu'à son prochain.

— Je pense que nous ne tomberons jamais d'accord.

— Ce n'est pas mon but.

— Alors laissez-moi partir !

— Bientôt.

— Pince !

— Bientôt Bor.

— Mais que voulez-vous alors ? dis-je en m'agitant sur la chaise essayant de me dégager de mes liens.

— Je souhaitais simplement discuter avec vous Vim et vous exposer mon point de vue. Notre but n'est pas d'enfermer les gens, ce serait contre-productif. Nous leur expliquons simplement les enjeux du système et en quoi leur égoïsme va à l'encontre de notre société. Après ce rappel, tout le monde peut retourner vaquer à ses occupations tant qu'elles ne consistent plus à entraver notre avancée collective. Et si cela devait se reproduire, il faudrait malheureusement désigner quelqu'un d'autre pour diriger votre chantier. Ce serait dommage car il me semble que vous réalisez un excellent travail. M'avez-vous bien compris Vim ?

— Oui.

— Merci donc pour cet échange Vim car, moi aussi, j'apprends toutes les nuits. Je ne dors pas mais j'en vois passer des tas, des gens comme vous. Vous n'êtes ni le premier, ni le dernier. Ils ont tous leurs propres rêves. J'essaie de les comprendre et ensuite j'améliore le système pour ne pas que vous le mettiez en pièces plus tard. Je suis garant de son équilibre. Je vous remercie Vim. Je vais voir ce que l'on peut faire à propos du rêve. Le problème à propos des rêves est qu'ils vont à l'encontre du système. Il faudrait des rêves manipulables dans lesquels on garde tout contrôle.

— Ce ne serait pas un rêve alors.

— Oui mais imaginez un rêve qui dérape brutalement en cauchemar. Personne ne souhaiterait ça.

— C'est un maigre risque à prendre.

— Peut-être. D'ailleurs Vim, pour répondre à vos questions futiles que vous me posiez, non nous ne sommes pas en prison. Et où êtes-vous actuellement ? Je ne le sais pas moi-même.

— Vous aviez dit que vous me laisseriez partir.

— Je suis désolé mais je ne contrôle rien ici.

— Pince ! cria encore Bor.

— Tiens Bor, que tenez-vous là ?

— Pince ! Une pince coupante, répondit Bor.

— Comptez-vous faire de la couture ?

— Non de la chirurgie. Mon patient a des orteils en trop.

— Combien en a-t-il ?

— Dix.

— Oh oui, vous pouvez bien en couper quelques-uns qui sont inutiles.

— C'est exactement ce que je comptais faire. Vim je vais vous demander de ne pas bouger. Heureusement vous êtes solidement attaché.

— Stop, que fais-tu Bor ! criai-je. Arrête, tu es fou !

Mais sourd à mes hurlements, Bor approcha sa pince de mon pied. Ma grand-mère m'avait raconté que l'unique moyen de sortir de la torpeur d'un cauchemar consistait à se pincer. Mais je n'étais pourtant pas en train de rêver depuis tout à l'heure. Non ! Non ! Cependant je n'étais plus sûr de rien ! Alors que le détraqué face à moi posait la lame sur mon petit orteil gauche, dans un ultime geste désespéré, je me mordis la langue. Je vis une dernière fois le regard amusé de Barthélemy avant de m'évanouir.

J'ouvris les yeux en direction de mon plafond. Allongé dans mon lit, comme au réveil de chaque nuit d'apprentissage, j'avais cette fois un goût étrange dans la bouche. Je me levai et me précipitai précédé de la totalité de mes orteils dans ma salle de bain pour cracher du sang dans le lavabo. M'étais-je réellement mordu la langue ? Je me ruai ensuite vers la fenêtre de mon salon. Le lampadaire avait repris toute sa splendeur, fièrement planté vers le ciel et la pelle mécanique avait disparu. Elle avait sûrement été reconduite au chantier.

On toqua à la porte. Je reconnus la fréquence de Cla, j'allai doucement lui ouvrir mais si pressée de rentrer, elle poussa la porte violemment qui écrasa mon nez en retour.

— Oh pardon Vim, je ne t'ai pas fait mal ? s'excusa-t-elle sans masquer son excitation.

— Non ça va, je n'ai rien senti, lui répondis-je. Mais qu'est-ce qu'il t'arrive pour être dans cet état Cla ?

— Il s'est passé un truc extraordinaire cette nuit ! Je dois te raconter !

— Ah, je t'écoute.

— Attends, j'ai une question pour toi d'abord. Il ne s'est rien passé de bizarre cette nuit de ton côté ?

— Non rien, j'ai eu du mal à m'endormir, c'est tout, mentis-je en repensant aux menaces de Barthélemy. Raconte-moi plutôt ton histoire.

— J'y viens. Je crois que les ondes ont émis plus tard que d'habitude cette nuit car j'ai également eu du mal à entrer dans ma phase d'apprentissage. J'avais beau me retourner dans tous les sens dans mon lit, je ne trouvais pas la direction du sommeil. Il faisait noir, il était tard et je me suis dit : mais il doit faire nuit maintenant et je n'ai toujours pas été endormie par les ondes. J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis levée.

Alors je commençai seulement à comprendre son état surexcité et je souris en réaction. Mon action n'avait pas été vaine. Elle me décrivit précisément chaque pas de son lit vers le couloir, le cliquetis du verrou qui s'ouvrait, le souffle d'encouragement lorsqu'elle traversa le seuil de sa porte, le contact froid des marches métalliques de l'escalier de secours avec ses pieds nus et la brise tiède qui la fit frissonner lorsqu'elle leva sa tête vers le ciel. Plus elle me dépeignait ses sensations lorsqu'elle atteignit le sommet, plus nos visages se rapprochèrent. Nos nez s'évitèrent de justesse. Nos cils se croisaient dans un ballet parfait à chaque battement de cœur. Enfin je les vis, nul besoin de description. Je les admirai s'illuminant de mille feux dans l'éclat de ses yeux.